FRC.1.4475
Case
FRC
15242

DISCOURS

Prononcé dans le temple de la Raison, à Strasbourg, le décadi 20 Pluviôse, 2.e année de la République françoise, une et indivisible; jour auquel on a célébré l'anniversaire de la mort du tyran Capet.

Par le citoyen BOY,

Membre de la société populaire régénérée de Strasbourg.

THE NEWBERRY
LIBRARY

DISCOURS

Prononcé dans le temple de la Raison, à Strasbourg, le décadi 20 pluviôse, 2.e année de la république françoise, une et indivisible; jour auquel on a célébré l'anniversaire de la mort du tyran Capet.

CITOYENS,

QUELQUES ennemis de la liberté, une poignée de fanatiques, avoient voulu sonder l'opinion, en répandant le bruit que les jours de décade étoient supprimés, et que désormais, à leur place, on célébreroit de nouveau le dimanche des catholiques: comme si des républicains pouvoient rétablir des coutumes absurdes, contraires à la raison et à la liberté! comme si, chez des républicains, chaque jour de leur existence, les jours de repos eux-mêmes, ne devoient pas être consacrés à la patrie! C'est au seul culte de la liberté que nous devons nous rallier tous. Il nous est permis de différer dans nos opinions religieuses: nos opinions politiques ne peuvent leur être assimilées. Pour respirer au sein d'un peuple libre, pour mériter à l'avenir le beau nom de Français, il

faut abjurer ses erreurs monarchiques ou superstitieuses. Que le républicain soit protestant, quaker, mahométan, juif ou catholique, s'il est vertueux, s'il aime et sert sa patrie de toutes ses facultés, il est ce qu'il doit être.

Que nos ennemis perdent donc l'espérance de nous voir faire un pas rétrograde à la raison, pour adorer des chimères; que les fanatiques surtout, que ceux qui les abusent, se persuadent bien qu'aujourd'hui les prestiges religieux ne peuvent plus tenir lieu des vérités éternelles devenues l'appanage des François! Ils ont ouvert le grand livre de la nature: prodigue de ses bienfaits envers ceux qui daignent se rapprocher d'elle, cette mère commune des hommes, en nous instruisant sur nos droits, a placé entre nous et les erreurs grossières de nos ancêtres, la barrière impénétrable de la raison. A l'aide de son flambeau tutélaire, nous marchons à grands pas au but que nous voulons atteindre, à la liberté, à l'égalité, sources du véritable bonheur; nous marchons, et rien ne pourra rallentir nos efforts. Pour les satellites des tyrans, nous avons des armes; pour les traîtres, les conspirateurs et les tyrans, des échafauds.

C'est ainsi que nous assurerons le règne paisible de la philosophie et de la vérité.

Le peuple, instruit déjà par sa propre expé-

rience, par quatre années de malheurs et de trahisons, est assez éclairé pour qu'on ne puisse parvenir à surprendre sa bonne foi: ses véritables amis ne négligeront rien de ce qui pourra concourir à affermir davantage ses heureuses dispositions. Il est avide de vérités, il les recherche, il les aime; il est digne de les entendre toutes: c'est à l'école des républicains qu'il veut venir, et non pas à l'école des prêtres; ce sont des décades qu'il veut, et non pas des dimanches.

Citoyens, c'est aussi à cette tribune, jadis le siége impur du mensonge et de l'erreur; c'est en cette enceinte, devenue chère aux républicains depuis qu'elle est consacrée à la raison; c'est ici que, réunis fraternellement, nous ne cesserons de vous parler de vos droits et de vos devoirs: c'est ici que nous dévoilerons sans cesse les forfaits des prêtres et des rois, et qu'ensemble nous travaillerons sans relâche au bonheur de la patrie.

Les crimes des rois, les crimes du tyran que nous avons puni, nous ont amené à ce terme où tout Français vraiment digne de l'être, a juré de vivre et de mourir républicain. Ensemble nous tiendrons nos sermens.

Un an s'est déjà écoulé depuis que le sang de Capet a satisfait en partie aux mânes des

victimes de la tyrannie, qui réclamoient la vengeance de l'humanité contre la race scélérate (c'est à-dire royale) des Bourbons.

La république va célébrer à jamais l'anniversaire d'un si beau jour : la mort d'un roi est la fête d'un peuple libre.

Une nation esclave et barbare, l'Angleterre, est en deuil le jour où Cromwell fit conduire à l'échafaud le roi qu'il avoit vaincu. La France doit s'honorer, sans doute, de présenter à l'univers une conduite opposée à celle d'un peuple assez esclave pour pleurer sur le sort d'un tyran, et assez lâche pour se laisser gouverner par un ministre scélérat, au nom du despote imbécille qui porte la couronne.

Cette fête vraiment digne d'un peuple républicain, fera le désespoir de tous les vils partisans des rois; c'est pour cela qu'elle doit être célébrée: c'est la plus belle époque de la révolution française; c'est en ce jour que le peuple rassemblé dans toutes les communes de la république, renouvellera avec enthousiasme le serment de mourir libre et sans roi, et par le récit des crimes de Capet, enracinera dans l'ame des jeunes citoyens cette haine implacable pour la royauté, ce monstre qui causa trop longtemps les malheurs de la France.

Même haine est bien due, sans doute, aux

infames soutiens du dernier de nos tyrans ; ils ne seront pas oubliés dans nos justes imprécations.

Nous nous rappellerons à jamais, que dans le sein même de la Convention nationale une faction puissante s'étoit armée pour arracher au supplice le plus coupable des scélérats.

Nous n'oublierons pas davantage la lutte scandaleuse établie à ce sujet, entre les royalistes et les républicains.

Quelles propositions insidieuses, quels détours astucieux ont été négligés ? Aucuns : mais la liberté a été la plus forte ; la république est vengée du tyran et de ses valets.

Nous ne pouvons donc trop rappeler à notre mémoire l'époque glorieuse où, servant d'exemple à l'univers, nous avons purgé la France du dernier de ses rois. Mais, faut-il retracer en peu de mots l'enchaînement de circonstances et de forfaits qui ont provoqué ce grand acte de la justice nationale. Oui, citoyens, il le faut : c'est par l'histoire des rois que les ames républicaines s'affermissent ; c'est par l'histoire des rois que l'on apprend à les détester.

Transportons-nous, pour un moment, aux temps qui précédèrent la révolution.

Citoyens, représentez-vous Louis Capet, ce

mortel entouré des prestiges les plus séduisans; n'ayant d'autres lois que sa volonté, d'autre but que ses plaisirs: figurez-vous tout ce que le luxe a de plus raffiné, les arts, de plus sublime, employé avec une profusion inouie, pour flatter les goûts de cette idole de la cour; j'ajoute, hélas! de cette idole du peuple. Représentez-vous bien cette pompe, cette magnificence qui, sans cesse, entouroient la personne du monarque: voyez cette troupe de courtisannes et de flatteurs, briguer avec avidité un coup-d'oeil caressant de leur maître: voyez les sueurs du peuple alimenter le luxe, les débauches effrénées d'une cour corrompue; les emplois donnés à l'intrigue seule et à la bassesse; les intérêts les plus chers du peuple livrés aux mains de ses ennemis; une femme toute-puissante, la *Messaline moderne*, tenant en ses impudiques mains les rênes flétries du gouvernement; la justice vendue à la faveur, l'inégalité monstrueuse des fortunes et des rangs; les taxes exorbitantes, les supplices arbitraires, la dissolution totale des moeurs et le mépris des vertus: enfin représentez-vous le séjour hideux de tous les crimes réunis, et vous aurez encore une foible idée de ce qu'étoit la cour de Capet, de ce qu'étoit la France avant le mois de juillet 1789.

A cette époque, le peuple sort de sa léthargie; il redemande une partie de ses droits si indignement ravis : on feint de vouloir les lui rendre. Les hommes énergiques qui les réclament sont désignés à la vengeance du tyran. Les représentans du peuple ne sont pas exempts de la proscription. Le peuple se lève : il triomphe, il pardonne. Bientôt, il est la victime de sa bonté, de sa crédulité. Les intrigues de la cour, celles de ses valets, les prêtres et les nobles, continuent avec plus d'acharnement encore. Des monstres fuient chez les puissances étrangères, et vont aiguiser contre nous leurs armes parricides.

Des écrivains vendus à la tyrannie, infectent, de leurs diatribes, les divers départemens. Parmi les bons citoyens, les uns sont trompés; d'autres sont les victimes de leur zèle : les plus fermes soutiens de la patrie et de la liberté sont dévoués aux poignards des assassins.

Le perfide Capet soutient le parti contre-révolutionnaire avec une adresse vraiment scélérate : l'or corrupteur de sa liste civile empoisonne l'esprit public; des hommes adroits tiennent le timon des affaires; les élans du peuple sont étouffés. A diverses époques, il ouvre les yeux, il voit les conspirateurs; il en frappe

quelques-uns, et malheureusement il pardonne aux autres. Capet lui-même échappe dix fois à la fureur nationale ; dix fois on est sur le point de le proclamer, par un cri général, *l'ennemi de l'État*, et toujours il parvient à se sauver à l'aide de ses faux sermens. Il fuit : on le saisit à Varennes, et des traîtres lui pardonnent. Il accepte une mauvaise constitution, et l'on crie qu'il est converti. Croire à la conversion d'un roi, à l'avantage du peuple ! quelle extravagance !

Dans ce choc continuel des intérêts opposés et du peuple et de ses oppresseurs, tantôt la liberté est en péril, tantôt elle est triomphante. Le sang des aristocrates coule quelquefois ; souvent celui des patriotes.

Une faction liberticide nous fait déclarer la guerre à l'Europe entière, et nous n'avions ni armes, ni munitions, ni soldats ! et la cour devoit diriger cette guerre entreprise par les amis, par les frères de Capet, et pour Capet !

Bientôt l'ennemi, aidé de nos généraux, porte un pied téméraire sur le sol de la France : il en est chassé ; nous envahissons un immense territoire. La trahison continue, l'ennemi obtient de nouveaux succès ; mais toujours le courage de nos soldats, est la sauve-garde de la patrie.

Le jour fixé pour le triomphe de la cour arrive enfin, et la cour succombe encore le 10 août. Des Français courageux cimentent de leur sang la liberté publique. Mais alors les yeux du peuple sont ouverts pour jamais. Bientôt après on se saisit du tyran; il est mis en cause : son affaire est discutée pendant trop long-temps. Le jugement enfin est prononcé. Capet est criminel de lèze-nation; il est digne de mort : sa tête coupable tombe sous la hache de la loi.

Providence éternelle ! quelle est donc ta justice ? Citoyens, arrêtez un moment vos regards sur tous les ennemis du peuple. Quel changement terrible s'est opéré ! Ces jadis grands de la terre, ces satrapes insolens qui nous opprimoient, ils n'ont d'autre ressource aujourd'hui que l'exil ou la mort. Chaque jour en diminue le nombre, et bientôt ils auront existé. Capet, son impudique épouse, ont quitté tour-à-tour le trône pour aller à l'échafaud. Tant qu'il existera des Français républicains, ils célébreront sur-tout le 22 janvier 1792, époque à laquelle un roi parjure a perdu la vie.

O jour à jamais mémorable ! jour heureux d'où date la liberté francaise ! oui, tu seras toujours présent à nos coeurs. Capet n'est plus !

quel hommage rendu à la justice, à l'humanité ! Les grands coupables sont donc atteints par le fer vengeur du peuple ! Le crime sur le trône, est donc aussi la proie de l'échafaud !

Raison, justice, liberté, voilà votre ouvrage !

Français, voilà la sauve-garde de votre bonheur.

Voyez le génie triomphant de la France, tenant en ses mains la tête ensanglantée de Capet. Ne craignez pas, citoyens, de jeter les yeux sur cette image terrible; votre sensibilité ne peut en être émue : c'est la tête d'un roi, et vous êtes républicains !

Venez voir aussi, exécrables tyrans, monstres nés pour le malheur du monde, nobles, prêtres, princes et rois, venez ! voilà le sort qui vous est dû ; voilà le sort qui vous attend.

Chers représentans montagnards, c'est vous qui avez frappé le crime ; c'est vous qui méritez la reconnoissance des républicains ; c'est en vous que reposent les espérances de la patrie attaquée de toutes parts.

Le fol espoir de nous asservir existe peut-être encore chez les tyrans. Qui, nous, porter des fers ! des Français obéir à des rois ! Plutôt mourir.

Seroit-il parmi nous des hommes assez foibles pour douter du succès de nos armes, pour

craindre la colère impuissante de nos ennemis ? S'il en est, ils sont indignes du nom de Français.

Mais, citoyens, le nombre des républicains est si grand, qu'à peine devons-nous parler des lâches et des conspirateurs. Envain les intrigues de tous les genres sont-elles mises en usage pour nous diviser ; envain quelques hommes hypocrites, patriotes depuis quatre jours, quelques imbécilles incapables de faire le bien, quelques perfides employés par les contre-révolutionnaires, ont essuyé, depuis quelque temps, de perdre les plus chauds, les plus purs défenseurs de la liberté : la masse de la phalange républicaine est debout ; les amis sincères de la révolution sentent la nécessité de rester unis jusqu'à la mort ; et les intrigans, les lâches, les ambitieux, les contre-révolutionnaires verront encore s'évanouir leurs criminelles espérances.

Oui, citoyens, soyons unis : que le nom de fraternité ne soit pas un vain mot ; que nos ennemis ne puissent, impunément, essayer de rompre le noeud sacré des vrais enfans de la patrie ; et la patrie triomphera.

Pourrions-nous en douter, citoyens, après les événemens mémorables que nous avons vu se passer sous nos yeux ?

La frontière du Rhin, purgée des ennemis extérieurs, dans l'espace seulement de quelques jours; la destruction entière des brigands de la Vendée; la reddition de Lyon; la prise audacieuse de Toulon, et la fuite honteuse des Anglais! Des Anglais! ce nom seul doit enflammer notre courage, et redoubler, s'il est possible, la haine immortelle que nous avons jurée aux ennemis de la liberté.

Je ne vous ferai pas le tableau des crimes dont cette nation s'est rendue coupable envers nous (oui, cette nation; puisqu'elle ne les a point vengés, c'est dire assez qu'elle les approuve).

Je ne vous peindrai pas les forfaits de l'impie machiavel qu'elle renferme dans son sein; de ce ministre dont l'or corrupteur, la politique astucieuse et barbare ont su, tour-à tour, mettre en usage la calomnie, le poison, l'incendie, la corruption et les plus lâches assassinats.

Pitt respire encore! le trône d'Angleterre n'est pas écroulé sous nos coups! C'est là qu'il faut marcher: c'est dans le sein de ces atroces insulaires que nous devons porter le poignard de la vengeance; c'est dans le sang de ces grands coupables, que nous devons laver nos injures et nos malheurs.

Français, le tocsin des combats a sonné ; la bannière de la liberté flotte dans les airs : vengeance, vengeance contre les tyrans !

N'entends-je pas quelques esclaves crier, à ces mots, que nous devons plutôt songer à conclure la paix. Silence, lâches ; silence, imposteurs ; silence, conspirateurs ! Guerre, guerre éternelle aux ennemis du genre humain ; guerre éternelle, surtout aux Anglais !

Que l'odieux rivage où tant de crimes ont été médités, voie, au printemps prochain, nos flottes formidables aborder et réduire par le fer et le feu cette infame cité, séjour des courtisans et des rois ; et que dans la place où Londres est bâtie, il ne reste plus que ces mots terribles, écrits en caractères de sang :

La nation française a vengé l'humanité sur les féroces Anglais. Vive la République, vive la liberté !

DE L'IMPRIMERIE DE LEVRAULT.